

(Bien qu'inspirée de faits réels, cette histoire est totalement fictive. Toute ressemblance ou similitude avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.)

Les gardiens de la mémoire

L'histoire que je vais vous raconter célèbre un exploit historique.

Historique, car elle est une part importante de mon histoire personnelle – et probablement de celles de milliers d'autres individus dont l'identité est le fruit vertueux de diasporas fertiles – et qu'elle reflète, d'une certaine façon, des morceaux de l'Histoire à une échelle plus individuelle.

Mon père s'appelait Richard Gaiement. Moi aussi, je m'appelle Gaiement : Charlie Gaiement. Le jour de sa mort, c'était, semblait-il, tout ce qu'il m'avait laissé : un nom.

Je me souviens qu'une infirmière m'avait tendu un formulaire à remplir.

Nom du défunt.

J'avais écrit Gaiement d'un geste automatique. Deux syllabes apprises avant même de savoir lire, portées sans jamais être questionnées. Deux syllabes qui ne ressemblaient à rien de ce que je voyais dans le miroir. Un nom que je n'avais jamais vraiment regardé en face.

En effet, mon visage racontait une autre histoire ; avec ma peau brune acajou, semblable à celle de mon père, mes pommettes hautes et les tresses que je porte depuis l'enfance.

Gaiement. Ce nom, je l'avais toujours trouvé dissonant. Trop lisse, trop passe-partout. Trop joyeux. Un adjectif déguisé en patronyme et qu'on m'aurait mis sur le dos par erreur.

Mon père, lui, n'en parlait jamais. Quand je lui demandais d'où on venait, il répondait toujours : « De là où On va. » Je prenais ça pour de la sagesse. C'était peut-être simplement de la douleur.

Trois semaines après son enterrement, je suis allée vider son appartement.

Il vivait au troisième étage d'un immeuble de Villeurbanne, dans un appartement simplement meublé.

J'ai commencé par la chambre, méthodiquement, en essayant de ne pas trop penser.

C'est dans le haut de l'armoire, derrière une pile de pulls pliés, que j'ai trouvé la boîte.

Une vieille boîte en fer-blanc, aux bords rouillés. Je l'ai descendue avec précaution, comme si elle pouvait se briser, ou peut-être me briser.

À l'intérieur, il y avait des documents – des lettres, des photos. Des papiers jaunis, pliés, dépliés et repliés si souvent que les plis étaient devenus des cicatrices.

Et surtout, un carnet à couverture cartonnée sur lequel mon père avait écrit :

Pour Charlie, quand elle sera prête.

La première page ne contenait qu'une phrase :

« Notre nom a été pris, puis rendu, puis abîmé. Ce carnet est ce qu'il en reste. »

Mon père y avait consigné, avec une précision méticuleuse, l'histoire de notre patronyme.

La modification la plus récente s'était produite dans les années 1950.

Mon arrière-grand-père, Henri, était arrivé à Lyon depuis la Centrafrique pour travailler dans une usine textile. Il s'appelait alors Henri Gueyeman.

Un prénom français, mais un nom qui ne l'était pas encore tout à fait.

Mon père avait retrouvé une note de l'époque, rédigée par un contremaître à son employeur :
« Le nommé Gueyeman, H., intègre et ponctuel, mériterait une promotion si son nom ne causait tant de confusion auprès des collègues. Une francisation serait, je crois, dans son intérêt. »

Dans son intérêt. J'ai relu cette phrase plusieurs fois, cherchant si elle pouvait signifier autre chose, mais non.

Henri avait signé les papiers, il avait accepté. Peut-être parce qu'il avait faim. Peut-être parce qu'il voulait que ses enfants aient la paix. Peut-être parce qu'on ne lui avait pas vraiment laissé le choix. Peut-être les trois à la fois.

Gueyeman était devenu Gaiement.

Un « u » transformé en « a » et un « y » métamorphosé en « i ». La terminaison remplacée par ce -*ment* bien français, qui évoque les rochers et les forêts de chênes. Rien de ce que nous étions. Un adjectif léger, presque enjoué, comme si on avait pris un nom triste et traduit en un nom gai.

J'ai posé le carnet sur mes genoux et regardé par la fenêtre. La première couche venait d'être grattée, mais il y en avait d'autres. Alors j'ai tourné la page.

Les pages suivantes étaient consacrées à ce que mon père appelait dans ses notes la deuxième altération, elle était chronologiquement antérieure à la première, donc plus profonde, plus enfouie.

Mon père avait glissé entre ces pages une photocopie d'un acte d'état civil officiel établi en Centrafrique, daté de 1887.

Le nom qui y figurait n'était plus tout à fait *Gueyeman* : c'était *N'gueyema*. Et un prénom : Joseph.

En face du nom, griffonné à l'encre noire par une main pressée : *N'gueyema*, dit *Gueyeman*.

Dit. Ce petit mot qui révèle qu'on avait déjà, à l'époque, commencé à arranger les choses.

Mon père avait annoté dans les marges du carnet :

« Joseph N'gueyema était le fils d'un homme libre. Affranchi avant l'abolition, il avait appris à lire, à écrire et à se tenir « comme il faut ». En Centrafrique, sous l'administration coloniale, les registres d'état civil étaient tenus par des fonctionnaires français qui écrivaient les noms comme ils les entendaient, ou comme il leur semblait bon de les écrire. N'gueyema sonnait encore trop « ailleurs », alors ils ont supprimé l'apostrophe et simplifié les sonorités pour en faire quelque chose de plus digeste pour eux. »

N'gueyema était devenu Gueyeman, et personne n'avait demandé à Joseph son avis.

J'ai fermé les yeux. J'ai vu Joseph N'gueyema au bureau de l'état civil, prononcer son nom distinctement et entendre l'employé le retranscrire autrement sur le registre, sans même lever les yeux ni lui demander : C'est bien comme ça que ça s'écrit ?

La question ne se posait pas, parce que Joseph n'était pas en position de corriger qui que ce soit.

Chaque fois qu'un nom naissait, un autre mourait.

N'gueyema. Ce nom résonnait encore différemment : il avait une respiration propre, une façon d'occuper l'espace que Gaiement n'avait jamais eue. Il sonnait plus profond, plus ancré.

Le cœur du carnet était une liasse de vieilles lettres reliées par un élastique si vieux qu'il s'effrita quand j'essayai de le retirer.

Les lettres étaient rédigées dans un français scolaire, d'une écriture appliquée, avec des fautes d'orthographe que mon père avait soulignées non pas pour les corriger, mais pour les préserver, comme des preuves de vie.

Elles avaient été écrites par un certain Félix, dont le carnet indiquait qu'il était le père de Joseph, donc mon arrière-arrière-arrière-grand-père. Félix avait appris le français dans une école missionnaire quelque part sur le continent. Mon père avait estimé qu'il venait d'Afrique centrale, de Centrafrique plus précisément.

Une des lettres, non datée, était plus froissée que les autres, comme si on l'avait relue plus souvent ou serrée dans une paume plus longtemps. Félix y évoquait son propre père, un homme dont il n'avait que des souvenirs fragmentaires ; brièvement, presque pudiquement :

« Je pense souvent à mon vieux père N'gaïma. »

N'gaïma.

J'ai dû rester plusieurs minutes sans bouger, ce nom posé dans ma bouche comme un fruit que je n'aurais jamais goûté, mais que mon corps aurait reconnu.

J'ai relu la phrase, puis j'ai posé la lettre devant moi, les mains à plat dessus, comme pour l'empêcher de disparaître.

N'gaïma. Ni Gaiement, ni Gueyeman, ni même N'gueyema. Quelque chose d'antérieur à tout ça, qui existait avant les contremaîtres lyonnais et les bureaux de l'état civil ; avant les apostrophes supprimées et les terminaisons lissées. Avant tout l'appareil administratif de l'effacement.

La dernière page du carnet ne contenait pas de document. Juste l'écriture de mon père. Il l'avait probablement rédigée tardivement, de cette écriture que je lui avais connue dans les derniers instants, quand la maladie achevait son œuvre et que tenir un stylo lui coûtait déjà presque trop.

« Ma fille,

J'aurais dû t'en parler de mon vivant, mais je n'ai pas su. J'avais peur, je crois. Peur que tu m'en veuilles de t'avoir donné un nom qui n'était pas le nôtre, peur que tu te sentes étrangère à quelque chose que je t'aurais volé sans le faire exprès.

La vérité, c'est que ce nom, je l'avais reçu volé moi aussi. Moi aussi, j'ai porté Gaiement sans savoir ce qu'il cachait. Pendant longtemps, ce nom m'a semblé presque cruel, comme si on nous demandait de sourire en effaçant tout le reste.

Quand j'ai commencé à chercher, j'avais quarante ans. J'ai mis vingt ans à reconstituer tout ça. Vingt ans de bibliothèques, d'archives, de lettres sans réponse envoyées à des administrations et associations centrafricaines. Vingt ans à déplier des papiers anciens dans des salles silencieuses, à recopier des noms ou à suivre des pistes qui s'arrêtaient net, à recommencer.

Vingt ans pour remonter jusqu'à N'gaïma.

Chez les peuples gbara de Centrafrique, les N'gaïma sont les gardiens de la mémoire, les conteurs, ceux qui portent l'histoire des peuples dans leur voix et la transmettent de génération en génération.

Quand j'ai lu ce nom pour la première fois, Charlie, j'ai pleuré de reconnaissance.

N'gaïma, c'est notre nom. Le vrai.

Je ne sais pas ce que tu feras de tout ça. Peut-être rien, et ce serait bien aussi ; chacun porte son nom comme il peut.

Mais si jamais tu voulais faire quelque chose de notre nom originel, celui qui existait avant qu'on décide que nos noms n'avaient pas le droit d'exister tels qu'ils étaient... Sache que tu en as le droit. Tu n'enlèveras rien à personne. Tu ne feras que te remettre à ta place.

N'gaïma. C'est le nom de ceux qui gardent la mémoire. Tu vois l'ironie.

Je t'aime et t'aimerai toujours.

Papa. »

Je ne suis pas sortie de l'appartement ce jour-là.

Je me suis allongée sur le parquet de la chambre de mon père, et j'ai pleuré. Pour lui, pour Joseph et Félix. J'ai pleuré pour tous ceux qui s'étaient trouvés entre eux et moi, dont je ne connaissais même pas les prénoms ; qui avaient traversé des océans et des siècles avec un nom et en étaient sortis avec un autre.

J'ai pleuré pour le « vieux père N'gaïma », dont je ne connaissais même pas le prénom, juste ce nom transmis en une seule phrase par un fils qui pensait à lui. Ce nom qui était la racine d'un arbre dont les branches coupées se retrouvaient toutes là, dans ce carnet.

Et voilà que leur descendante était là, à Lyon, à fouiller dans une boîte rouillée pour retrouver ce que trois siècles avaient méthodiquement effacé.

Il y avait quelque chose d'ironique là-dedans, ou peut-être quelque chose de juste.

Puis les larmes ont séché, et autre chose est venu.

De la colère, oui, une colère sourde, ancienne, qui n'était pas de moi, mais qui me traversait comme un courant hérité. Mais surtout quelque chose de plus grand, de plus chaud.

De la fierté.

Une fierté plus douce et plus dure à la fois, celle de savoir d'où l'on vient. La fierté d'être la fille, la petite-fille, l'arrière-petite-fille, la descendante.

La descendante de ceux qui avaient trouvé le moyen de transmettre, même de manière codée, même dans les interstices d'un carnet vieilli par le temps ou d'une lettre maladroite rédigée dans la langue de ceux qui les avaient dépossédés, une trace de ce qu'ils avaient été.

Mon père avait passé vingt ans à fouiller, et m'avait offert le résultat dans une boîte en fer-blanc rouillée.

Et moi, j'allais faire quelque chose de ce cadeau.

La démarche administrative a pris huit mois.

Huit mois de formulaires, de justificatifs, de rendez-vous dans des bureaux où des gens me regardaient avec un mélange de curiosité et d'incompréhension. « Vous souhaitez changer votre nom en... Comment vous dites ? » Je l'épelais sans me précipiter. N-apostrophe-G-A-ï-M-A. Je le répétais posément, sans hâte. N'gaïma. Pas de quoi froncer les sourcils. Je laissais le nom occuper l'espace qui lui revenait.

Il y avait eu quelques obstacles : des demandes de pièces complémentaires, une convocation pour justifier le « motif légitime » de ce changement, comme si avoir été dépossédé de son nom n'était pas un motif suffisamment légitime. Comme si nous aurions dû nous estimer heureux qu'on nous ait au moins laissé Gaïement.

Mais j'avais les documents, mon père avait tout préparé, anticipé chacun de ces obstacles, comme s'il m'avait tracé le chemin depuis l'autre côté.

Le jour où j'ai reçu le courrier officiel, j'étais dans ma cuisine à chauffer de l'eau pour du thé. J'ai ouvert l'enveloppe et j'ai lu la ligne qui confirmait le changement.

Charlie N'gaïma.

Je l'ai relu deux fois, puis j'ai posé la lettre et je suis allée me regarder dans le miroir.

Mon visage. Ma peau brune acajou. Mes pommettes hautes. Mes tresses.

Pour la première fois depuis toujours, le nom et le visage se regardaient sans se demander ce qu'ils faisaient ensemble. Quelque chose s'était remis en place, comme une pièce d'un puzzle qu'on retrouve enfin, et qu'on pose à l'endroit où elle a toujours été censée aller.

Je suis allée me recueillir sur la tombe de mon père le lendemain.

La plaque disait encore Richard Gaiement. Je m'étais demandée si je devais ajouter une mention ou graver autre chose à côté ? Mais j'ai pensé que non : mon père avait fait son chemin avec ce nom-là, et c'était le sien autant qu'il avait pu l'être. Ce n'était pas à moi de le lui reprendre, même maintenant.

Je me suis accroupie devant la tombe et j'ai posé la main sur la pierre froide.

Je m'appelle N'gaïma, maintenant, lui ai-je murmuré à voix basse. Charlie N'gaïma. Je voulais que tu sois le premier à le savoir.

« Ceux qui gardent la mémoire » avait écrit mon père. C'est ce qu'il avait mis vingt ans à retrouver et quelques lignes tremblantes à me transmettre. Je comprenais, maintenant. Ce n'était pas une simple métaphore poétique choisie par hasard dans une langue lointaine pour sa beauté. C'était une définition. Une description de ce que notre famille avait fait pendant des générations : transmettre sans disparaître. Traverser les océans et les siècles, traverser l'effacement systématique, le silence ; et rester.

Nous avons tout traversé, et nous étions encore là.

Et aujourd'hui, c'était à mon tour de raconter l'histoire de notre nom. Notre histoire.

Alors c'est ce que je ferai. Je porterai ce nom. Je le prononcerai clairement et correctement : en entrelaçant le « N » et le « G ». En détachant les syllabes, sans baisser les yeux ou rougir. Sans m'excuser d'exister.

Je le dirai à mes enfants si j'en ai, je leur lirai le carnet à couverture cartonnée et leur montrerai les lettres de Félix avec leurs fautes soulignées d'amour.

Je leur apprendrai à dire N'gaïma comme on dit quelque chose de précieux : complètement, sans en avaler les syllabes.

Et si jamais quelqu'un me demande d'où vient ce nom, je prendrai le temps de répondre. Tout le temps qu'il faudra.

Parce que l'histoire est longue.

Et parce qu'elle mérite d'être racontée.

Je me suis relevée, N'gaïma sur mon passeport et Gaiement chantant toujours dans mon cœur. Deux rives d'un même fleuve, entre lesquelles j'avais désormais construit un pont.